

LICHENS

extrait de *Copeaux*, suivi de *Feux Follets*, de Camillo Sbarbaro, traduit de l'italien par Jean-Baptiste

Para, éditions Clémence Hiver, 1992

1 La pièce est encombrée, imprégnée d'une odeur de sous-bois par un herbier de lichens. Sous des espèces de copeaux de bois, d'éclats de pierre, il constitue à peu de chose près un Carnet d'Échantillons du Monde.

Parce que récolter des plantes, c'est récolter des lieux. Rien ne garde mieux la mémoire d'un site que la plante qui d'elle-même y est née : lui appartenant, tout comme celle qui y puise sa nature et que détermine la moindre de ses caractéristiques, elle le représente de la manière la plus concrète. Avec la voix du torrent ou le souffle de la mer, avec l'air de la ville ou celui des hauteurs, elle réveille chez qui la cueillit l'heure et la saison. Desséchée, elle suggère encore la manière dont le soleil la touchait.

2 Enfant, interrogé sur l'estrade à propos de *l'Orobanche*, me dressant sur la pointe des pieds je lorgnai le livre que le maître tenait ouvert devant lui, pour savoir si je devais me rattraper en parlant de racines ou de pattes. Sans doute est-ce la raison pour laquelle, dès que l'étude de la botanique cessa d'être une obligation, j'entrepris de tenir un herbier

C'est de ces années que date ma rencontre exclamative avec l'éventail d'argent de la *Carlina* qui s'ouvre au ras du sol ; avec le flocon de soie de *l'Eriophoron* ; avec *l'Anagallis tenella* « qui s'agrippe à la glaise de ses menottes feuillues et laisse carillonner son humble rose ».

Épiphanie des rencontres. J'accueillais en moi l'aspect de toute plante comme la strate — qui la conserve à jamais — l'empreinte d'une feuille, d'un élytre. Dans l'amoureux inventaire d'une infime partie du monde, celle avec qui je suis le plus en affinité, j'assouvissais sans le savoir mon « servile amour des choses ».

Plus tard, entraîné par ma prédilection pour tout ce qui existe en sourdine, je me suis consacré à

des formes de vie plus retirées. A Falköping, en Suède, à Berkeley en Californie sont conservées des mousses que j'ai ramassées en patrouille sur l'Asolone, le Lémerle et l'Assa. Jusqu'au jour où j'abordai les lichens : un port qui m'avait déjà été désigné par un vers de mon premier livre : « La parmélie d'or incruste le mur. » (La « parmélie d'or » est, sur les murs et les écorces, le plus évident et le plus jovial des lichens.)

Aujourd'hui ma mémoire – où ne surnagent, situés dans le temps, que deux ou trois faits de l'Histoire Mondiale – connaît des lichens, outre la physionomie, une infinie cohorte de noms et prénoms. Ce qui ne se vérifie pas dans les autres domaines. Pour les arbres, par exemple, c'est déjà beaucoup si je distingue par leur nom le pin du magnolia.

C'est que l'arbre mène une vie dont la plénitude et l'harmonie sont incomparables à la nôtre, et lui donner un nom revient à le limiter ; tandis qu'en saluant nommément les lichens quand on les croise, il semble qu'on les aide à vivre.

3. Le lichen prospère de la région des nuages aux grèves éclaboussées d'embruns. Il escalade les cimes ou nul autre végétal n'a de prise. Le désert ne le décourage pas ; le glacier ne saurait l'expulser ; pas plus que les tropiques ou le cercle polaire. Il défie l'obscurité de la caverne et se risque dans le cratère du volcan. Il ne craint que le voisinage de l'homme.

En raison de sa misanthropie, la ville est la seule barrière qui l'arrête. Si malgré tout il la franchit, c'est pour aller prendre l'air en haut des clochers, à moins de perdre avec la santé sa particulière physionomie.

Stérile et maussade, le lichen urbain suffoque. La respiration humaine le pollue. A Rome pour trouver un lichen reconnaissable, il faut grimper sur la coupole de Saint-Pierre.

4. Il s'installe n'importe où ; toutefois, dans le choix d'un domicile, chaque espèce a ses préférences. La plupart des lichens habitent le bois ou la pierre. Mais, parmi les premiers, certains colonisent l'olivier, d'autres le cyprès, d'autres encore le pin. De goût plus difficile, d'aucuns ne

s'établissent que sur un arbre bien à eux : le sureau, le jujubier.

Puis, s'agissant d'un même arbre, on en voit prospérer sur les feuilles, ou sur l'écorce, ou sur le bois ; les lichens qui choisissent le bois peuvent le préférer vert, sec ou marcescent. D'aucuns n'emménagent que sur le bois carbonisé. Sans compter les lichens des palissades, des poutres, des poteaux télégraphiques, du chaume, des haies, des mousses...

Il en va de même pour les lichens saxicoles. L'un prend le calcaire pour domicile, tandis que l'autre le fuit au point de ne pouvoir en tolérer la présence dans la composition de la roche. Celui-ci adopte le grès ou le poudingue, celui-là le gypse et cet autre les trachytes et le basalte.

Car le lichen attaque les pierres les plus dures ; avec des acides de sa fabrication, il les désagrège, les perce pour mettre sa semence à l'abri du vent. On rencontre dans les Alpes des parois criblées de trous comme des tamis par le passage d'une *Verrucaire*.

D'autres vivent sur la terre nue. Protégés par du coton à l'intérieur de petites boîtes, j'en conserve de si délicats que le moindre heurt les réduirait en poussière : je les ai cueillis sur les pentes de Volterra, sur les « crêtes » d'Asciano.

D'autres logent sur le sable. Alors, dans l'impossibilité d'agripper un élément qui se dérobe continuellement sous eux, roulés par le vent qui parfois les soulève, rejoints où qu'ils aillent par le soleil, ils apprennent à se suffire à eux-mêmes. Ils se grumellent, se pelotonnent. Ce sont les *déracinés**, les lichens sans domicile fixe, comme la *Parmélie errante* des steppes kirghizes, comme l'*Aspicilie comestible* des déserts (en qui la science irrespectueuse reconnaît la Manne envoyée du Ciel pour rassasier le peuple élu). Ceux que leur constitution rend inaptes à la vie nomade campent comme ils peuvent sur les rares prises offertes par le sable. J'en ai récolté, sur les dunes de Dunkerque, qui gâtaient sur des os, du cuir, de la porcelaine.

Il y a aussi des lichens vitricoles. On vit autrefois les journaux s'alarmer à cause d'une tache qui menaçait de détruire les vitraux historiés de la cathédrale de Reims. Un lichen de la race des perforateurs y avait établi résidence. Non moins exigeant, un autre a pris en location sur la via Appia le tombeau de Cecilia Metella. Et l'on trouve au Chili une boulette de soufre hérissée, pour se défendre, d'une lance qui n'est

autre que l'épine d'oponce où elle vit exclusivement : il s'agit du *Chrysothrix* ou Boucle d'or, baptisé pour cette raison « Ne me touche pas ».

Enfin, expiant la répugnance pour l'homme commune à tous ses congénères, il existe – j'ai le regret de le dire – une *Gyalecta* coprophile. D'autres lichens, quel que soit leur *habitat**, exigent l'eau pour complice ; ou le vent. Les premiers ont besoin soit de stillation, soit d'un milieu lacustre, soit encore d'eau courante. Il en est même qui réclament de l'eau de mer.

5. Pour en venir aux dimensions : il y a des lichens pareils à des plaques – un homme ne pourrait les prendre dans ses bras ; pareils à du fil – une fois déroulés, ils atteindraient le kilomètre ; pareils à des arbres – ils vous arrivent à hauteur de hanche.

Les infimes abondent : il y a le lichen Virgule, le lichen Point final, le lichen Astérisque. Certains sont si petits que seule une loupe les révèle.

6. Le lichen est le plus multiforme des végétaux. Koerber se fit des illusions lorsqu'il prétendit les enrégimenter sous les dénominations de croûteux, de feuillus et d'arborescents. Combien de significations ces adjectifs ne sont-ils pas obligés d'accueillir pour embrasser tant bien que mal le polymorphisme des lichens !

Quantité d'entre eux forment des toits de tuiles imbriquées ; voire des pavements : dalles triangulaires, pentagonales, polygonales. D'autres simulent des Voies lactées, des systèmes stellaires. D'autres encore, suspendus aux branches, évoquent des barbes, des crinières d'équidés ou des chevelures absaloniennes.

Une entière tribu, les Graphidées, tapisse d'écritures indéchiffrables les supports qu'elle choisit : caractères minuscules ou majuscules, incrustés ou en relief : linéaires, fourchus, chinois, cunéiformes.

D'autres, les Calicées, à peine visibles à l'œil nu, révèlent sous la loupe des paysages foudroyés, apocalyptiques ; où des cobras se dressent et fument comme des tripodes par l'entonnoir qui leur

sert de tête.

Le lichen imite toutes sortes d'objets et produits manufacturés: encaustiques, marqueteries, mosaïques; feutres et bysses ; boucles et ardillons, coupes, massues, casques, pavois, clous ; allumettes ; rubans, filets, éventails ; cuirs imprimés ; velours et dentelles au fuseau.

On dirait qu'il se compose, en totalité ou en partie, de substances les plus disparates ; amidon et farine ; laine et pourpre ; or, soufre et cire à cacheter ; éponge, liège et anthracite ; parchemin et gutta-percha.

Il y a le lichen ruche ; le lichen labyrinthe ou madrépore ; le lichen banc d'huîtres ou banc de corail. Des lichens en forme de fougères, en forme de poulpes aux innombrables ventouses.

Certains ont tout l'air d'une sphère, d'un trapèze, d'un mûron, d'une espingole de brigand.

L. *Encephalographa cerebrina*, son nom l'indique, ressemble à un petit cerveau.

7 Le lichen est le plus polychrome des végétaux. Sa gamme, qui s'étend du blanc laiteux au noir stygien, se hisse vers tous les aigus, à travers une orchestration de tons et de nuances où se déploie le plus fastueux répertoire de couleurs.

Pour ne pas embraser d'étourdissantes mais arbitraires girandoles, je m'en tiens à la plus chaste, à la plus probe des couleurs : la couleur qui est absence de couleur. Une fois les étapes principales distinguées en gris, en brun, en sombre et en fuligineux – le gris se subdivisant à son tour en gris perle, gris acier, gris céruse, gris cendré et cetera ; et le brun, le sombre et le fuligineux se décomposant selon le même principe – afin d'en préciser les gradations la nomenclature des lichens a recours à des comparatifs et à des superlatifs ; à des diminutifs tels que fusculus, furvellus, nigrutilus ; à des intensifs tel que tenebricosus ; à des participes tels que nigricans ou fuscenscens pour indiquer les parages d'une couleur non rejointe ; à des adjectifs du type nigratus ou obscuratus pour désigner une teinte qui ne semble pas propre au lichen mais donne l'impression de lui être superposée... Fâchée de son imprécision, la nomenclature imite si possible la Mode qui parle de vert cèdre ou de rouge corail : elle implique

dans le nom de la teinte ou accouple celle-ci une référence précise. Ainsi, pour ne pas quitter les limbes des noirs, elle distingue encore un noir Africain (maurus), un noir Chauve-souris (vespertilio), un noir Corbeau (coracinus), un noir Fumée (infumatus), un noir Funérailles (pullatus), un noir Torréfié (torridus), un noir Brûlé (deustus), un noir Anthracite (anthracinus), un noir de Suie (fuligineux), un noir de Ténèbres (tenebricus), un noir Infernal (stygus)...

Du reste, cette gamme cimmérienne ne mortifie guère plus d'une famille : les Collémacées. Chez la plupart des lichens, les couleurs exaltées (cinabre, cochenille, caillot ou jet de sang) côtoient les demi-teintes les plus délicates : césium, améthyste, orange, abricot, crocus ; ou les moins définissables : badius, gilvus, galbulus, carfinius.

Les lichens bicolores ou tricolores abondent ; et les lichens bigarrés, peau de panthère, habit d'Arlequin, palette de peintre ; lichens radieux, rutilants et même versicolores... D'autres, à première vue modestes, révèlent ensuite un pourtour, une apothécie ou un hypothalle coloré ; à moins que leur apparente grisaille ne dissimule un cœur nivéen, écarlate, doré. Une légère humidité de l'air suffit à certains pour qu'ils s'illuminent.

Enfin, même parmi les funèbres moires des Collémacées, on en voit qui acquièrent leur lustre sous l'effet d'un réactif ; c'est le cas de la *Thyrea jodopulchra* : belle, son nom l'indique, grâce à l'iode.

8. Le lichen est une énigme. Affirmer qu'il appartient au règne végétal, c'est dire tout ce que l'on sait de lui avec certitude. Recourir pour le désigner au terme « d'entité » est déjà un signe d'imprudence, quand d'aucuns estiment le lichen n'être rien d'autre qu'un phénomène.

De manière empirique, on peut tenir pour des lichens toutes les taches que l'on remarque sur les pierres et les troncs et dont la fréquence augmente à mesure que l'on s'éloigne des portes de la ville. La présomption commence d'être confirmée si l'on égratigne la tache et que l'incision verdit. Mais le chemin est encore long jusqu'à la certitude. De toutes ces formes de vie, combien furent accueillies d'abord parmi les lichens, rejetées ensuite dans le troupeau des algues et des champignons, admises à nouveau chez les lichens ; alternativement, au gré de l'observateur !

9. L'herbier est un carnet d'échantillons du monde. Ressource des heures d'ennui, j'ouvre un paquet au hasard. Dans chacun il y a le monde.

Lorsqu'un lieu me plaît au point que le contempler des yeux ne suffit plus à m'assouvir, pour tromper mon impossible souhait d'une communion intime avec lui, un songe presque scientifique me visite : un aérostat en guise d'ailes, capable de compenser le poids de mon corps ; et devenir léger, léger, comme on peut l'être dans l'atmosphère de la lune. Au-delà de l'envie et du caprice, survoler ce lieu ; caresser l'oliveraie de la main comme si c'était le dos d'un troupeau de brebis plonger dans un vert, me laisser glisser là où chante une source ; d'un bond gravir ce talus ; être intrigué par le blanc qui tremble au ras du précipice ; faire des tours et des détours, être ici et être là : grappiller ce lieu comme un pampre, rival du papillon qui déguste son pré couvert de fleurs.

Avec l'herbier, le rêve s'accomplit ; et pas seulement en un lieu, mais à travers le monde !

J'ouvre un paquet au hasard : je suis à San Cristobal, aux Galapagos ; je suis en Inde : collines Palivi ; à quatre mille pieds sur le mont Ndaza (Chine) ; au milieu des rennes sur les rives du Ladoga ; à Quitalito, Cordillère des Andes, au Chili ; en vue de la Brenva, à Portud ; à Batavia, dans le Jardin botanique ; dans un vieux grenier d'Anvers ; dans l'île Dawson, Tierra del Fuego ; à Arkhangelsk ; à Rockland, dans le Maine ; à Zacualpan, au Mexique : « Recueilli par P. A. Purpus sur le Yucca elephantipes... »

Et la moindre plante que je vois, que je touche, le moindre fragment documente un point du globe ; il en est une parcelle. Il y naquit, à son aise il s'y développa. Il lui est intrinsèque ; il en est un gage.

Visiter un herbier, quelle excursion à travers le monde ! quelles embardées dans l'espace !

Il y a un instant, j'étais sur l'Olympe de Grèce, entouré de traces des Dieux ; me voici au sommet de l'Amiata : c'est un jour d'automne nuageux, tu es là, parmi de grands châtaigniers...

Camillo Sbarbaro, *Copeaux*, suivi de *Feux follets*, traduit de l'italien par Jean-Baptiste Para, Editions Clémence Hiver, 1992, pages 57 à 66.